

Jacques-Émile Blanche, l'observateur du temps

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Jacques-Émile Blanche, peintre, écrivain et homme du monde PALAIS LUMIÈRE D'ÉVIAN — DU 7 MAI AU 6 SEPTEMBRE 2015 Commissariat : Sylvain Amic, avec Diederik Bakhuÿs, Anne-Charlotte Cathelineau et Marie-Claude Coudert

« Peintre, écrivain, homme du monde » titre l'exposition. Jacques-Émile Blanche avait-il tous les talents ? Deux expositions récentes ont tenté de répondre à cette question, l'une mettant l'accent sur le peintre mondain, l'autre sur celui de la Normandie (Fondation Pierre Bergé – Yves Saint Laurent en 2012 et musée-château de Dieppe en 2013). Le Palais Lumière d'Évian promet d'aller plus loin en présentant une rétrospective de l'artiste à travers la donation qu'il fit lui-même au musée des Beaux-Arts de Rouen en 1921. Lever de rideau sur un peintre, assurément talentueux, et aux amitiés fascinantes...

Si Jacques-Émile Blanche (1861-1942) pouvait être à la peinture ce que Proust est à la littérature, on retiendrait son don d'observation, qu'il s'employa à manier avec excellence dans l'art du portrait, brossant les visages et les attitudes de ses contemporains, artistes et intellectuels, telle une galerie de «people » laissée à la postérité. C'est ainsi que son Proust, dont il capta l'ovale du visage au teint de porcelaine percé de deux grands yeux noirs un peu tristes, est le seul portrait peint du romancier que l'on connaisse aujourd'hui. Un portrait que l'auteur de La Recherche gardera jusqu'à sa mort, en 1922, lui vouant une véritable adoration, peut-être à cause de l'étrange impression d'intemporalité qui s'en dégage. L'écrivain de la mémoire et du temps perdu y aura vu son gage d'immortalité. Mais, paradoxalement, on connaît moins le nom de l'auteur de ce tableau. tombé, lui, presque dans l'oubli.



Première Étude pour le portrait d'Anna de Noailles. 1912, huile sur toile, 61 x 61 cm.





L'Hôte. 1891-1892, huile sur toile, 220 x 290 cm.

Peintre-écrivain

Qui était donc Jacques-Émile Blanche? Lui-même avait du mal à se positionner. comme il l'écrit, hésitant : « J'oublie un peu quelle est ma véritable profession, peintre ou écrivain d'abord?» Un questionnement qui reflète son parcours de vie, entre deux activités, entre deux villes, entre deux pays même – la France et l'Angleterre –, ce qui empêcha ses contemporains de le classer dans une catégorie. Certains le mésestimèrent, comme Apollinaire sous une plume acide. D'autres, les plus nombreux, le considérèrent comme un écrivain-iournaliste croisé dans les salons mondains et qui collaborait à plusieurs revues, se plaisant à chroniquer son époque. La peinture, au premier abord, semblait pour lui n'être qu'une coquetterie, un passe-temps qu'il exerçait dans le grand atelier de la maison parentale à Auteuil ou dans celui de la maison de Dieppe en Normandie, où se succédaient les amis de la famille – les Renoir, Manet, Degas, Bizet - devenus bientôt ses amis. Car c'est aussi un reproche qu'on lui fit, d'être né avec une cuillère d'argent, issu de cette bourgeoisie dorée que la Belle Époque choya et apprêta de mille plumes et froufrous, de chapeaux et de vestons. Une société nouvelle, sortie de la guerre, avide de modernité, poussée par l'élan de la révolution industrielle. Blanche en capta les moments de grâce, dans un décor bien particulier, celui des salons et des déjeuners sur l'herbe, là où les amitiés se faisaient et se défaisaient, là où les mouvements artistiques se créaient.

Le spectacle des salons

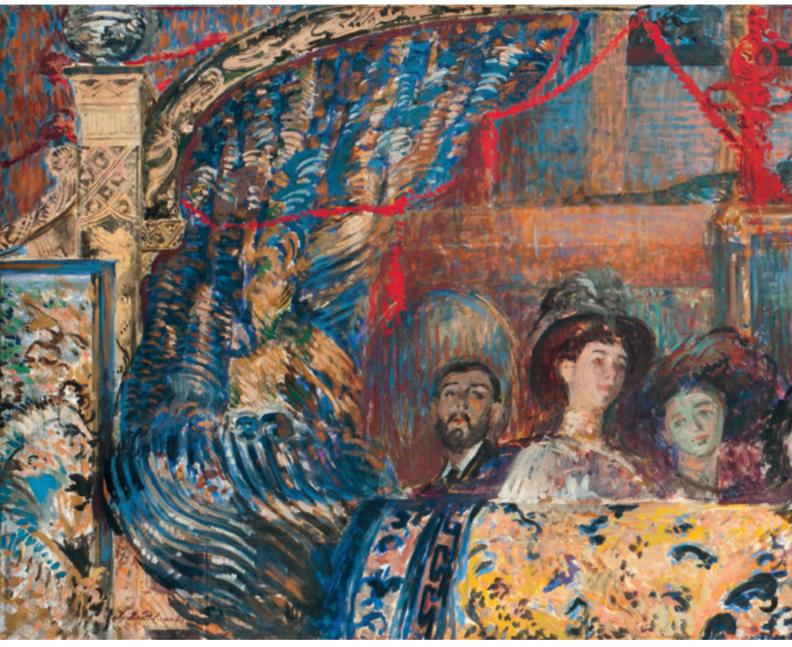
Il fut au cœur du spectacle de la Belle Époque puis des Années folles. Les salons d'art et les expositions, les débuts de l'automobile et l'affaire Dreyfus ou encore les Ballets russes autour de 1910, avec la première du *Sacre du printemps* de Stravinsky en 1913 puis, plus tard, le surréalisme. Tout y passe, soit avec la plume, soit avec le pinceau, comme il le



André Gide et ses amis au Café maure de l'Exposition universelle de 1900. 1901, huile sur toile, 156 x 220 cm.

dit lui-même: « Mes articles, mes études ne sont, à la facon de mes portraits peints, que les paragraphes ou les pages d'une petite histoire de mon temps. » Une obsession pour la chronique, qui vient probablement de son enfance auprès de parents médecins aliénistes, qui recoivent chez eux le Tout-Paris, et dont la clinique, à l'hôtel de Lamballe à Passy, voit passer Gérard de Nerval, Théo Van Gogh ou Guy de Maupassant (qui y meurt en 1893). Très jeune, il découvre l'atelier de Manet et Fantin-Latour et, très jeune aussi, il part à Londres, où il rencontre Oscar Wilde ainsi que les peintres Whistler et Sickert, qui l'influenceront. La profession d'aliéniste est nouvelle, on souhaite explorer les opacités de l'intime et bientôt le continent noir de l'inconscient. Blanche ne peut qu'être conditionné par ce milieu très spécifique. À son tour, il voudra sonder l'intériorité humaine, et ce sont les salons parisiens qui vont lui en donner l'occasion. Chez la princesse russe Ouroussoff ou chez Geneviève Bizet, il rencontre le « gratin » : Gide, Mallarmé, Bourdelle, Proust, Halévy, Louÿs, Valéry, Stravinsky, Anna de Noailles, l'actrice Gilda Darthy et le plus emblématique dandy de l'époque, l'inimitable Robert de Montesquiou. Tous posent pour lui, ce qui fait dire à son ami Maurice Denis qu'il peint «le Panthéon d'une époque». Portraits assis, en buste ou en pied mais aussi en groupe, à la manière des conversation pieces anglais (André Gide et ses amis au Café maure de l'Exposition universelle de 1900 ou Étude pour le portrait de Stéphane Mallarmé et de ses amis de La Revue indépendante), il soigne les regards et les attitudes, les couleurs sont le plus souvent sobres ou frisent l'impressionnisme, comme dans Jean Cocteau de 1912. À chaque fois, c'est une personnalité qui nous regarde, une atmosphère qui surgit. Un de ses plus beaux tableaux, Le Boudoir bleu, représente un intérieur bourgeois habité par une jeune fille en tenue aristocratique. Ce pourrait être l'Oriane de Guermantes de Proust, une image inventée, presque légendaire, qui correspond à ce que souhaitait notre peintre, «recréer quelque chose comme l'atmosphère, le ton d'une époque ».



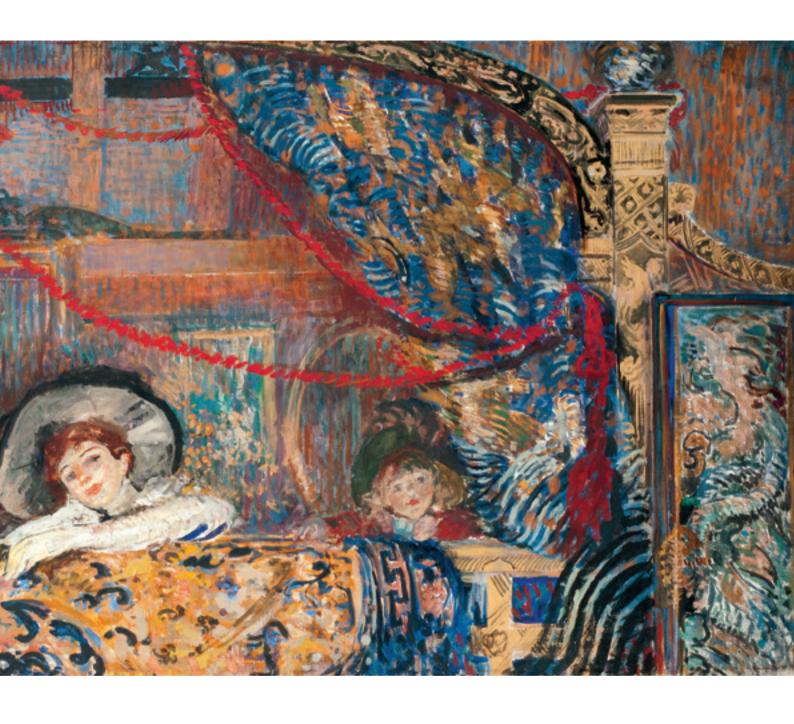


Loggia avec cinq personnages. 1911-1912, huile sur toile, 125 x 313 cm.

Classique et moderne à la fois

Dès les réalisations de la décennie 1880-1890, son style se met en place, autant dans l'exercice du portrait que dans ses natures mortes et ses vues de Londres. Sa touche est maîtrisée, élégante, on y ressent la douceur d'un Renoir (dans les portraits d'enfants, *La Petite Fille au chapeau de paille* et *Le Jeune Fils du peintre Helleu*, touchants de candeur) alliée à l'expressivité d'un Manet, son maître, celui qui le félicite un jour de 1882 pour la peinture d'une brioche, aussi éloquente qu'un Chardin. De Manet, il retiendra l'utilisation du pastel, qu'il emploiera à plusieurs reprises, et cette étrangeté teintée de noir, ce réalisme

symboliste qui se retrouve dans le mystérieux portrait posthume de la comtesse de Castiglione, traité comme un souvenir d'enfance, un peu effrayant, révélant peut-être la part d'ombre de «l'homme du monde». Son talent a la capacité de s'inspirer de la grande peinture classique tout en mimant l'avant-garde de son temps. Le portrait de sa mère ressemble à une Arlésienne de Van Gogh, tandis que L'Hôte, un grand tableau à la composition et à la précision toutes flamandes, met en scène le peintre Louis Anquetin, à la place du Christ, transposant la représentation traditionnelle des pèlerins d'Emmaüs en une scène de genre contem-



poraine. C'est le mérite de cette exposition : montrer les multiples facettes de l'artiste. Outre les portraits sont présentés les paysages et les vues urbaines de sa chère Angleterre et, plus méconnues, les frises décoratives pour le Pavillon français de la Biennale de Venise en 1912. La couleur y domine, faisant concurrence à Bonnard ou à Vuillard. Est exposée aussi l'esquisse d'ensemble du Mémorial d'Offranville (l'original est conservé dans l'église d'Offranville), où chaque habitant du village normand est représenté. Une composition affective et grave qui ne peut nier sa filiation à *Un enterrement à Ornans* de Courbet.

Un grand peintre, qui ne révolutionna pas la peinture, mais dont la touche raffinée et sensible restitua le contexte d'une époque. En témoignent, avec intensité, les portraits singuliers de Désirée Manfred, une actrice, sa muse, qu'il faisait poser dans diverses tenues. Il doutait de sa postérité et aurait probablement été surpris d'avoir les honneurs des cimaises : « D'ici cinquante ans, on verra dans des musées les portraits que j'aurai peints de tant de littérateurs, mes amis, et de l'auteur de ces portraits, il n'y aura trace dans aucun livre... » Mais il arrive, aussi, que les œuvres des artistes dépassent la conscience que ces derniers en ont.